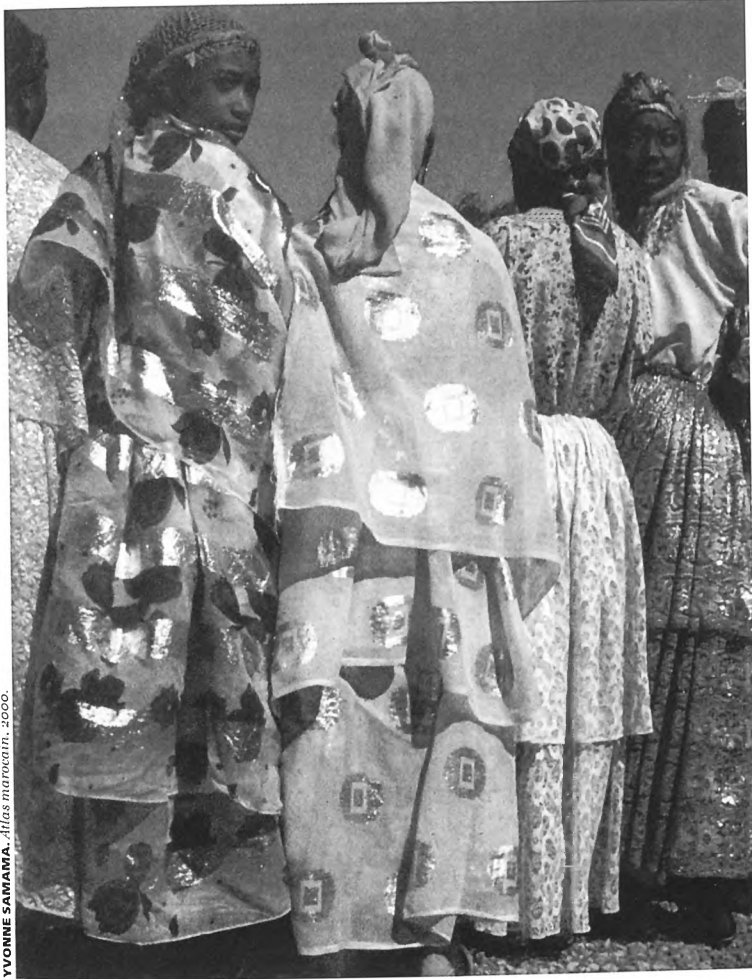


Comme tous les noms désignant les liens de parenté

en amazighe (berbère) à savoir *yemm-i* ou *xal-i* (oncle à moi, mon oncle)... le mot mère (*imm-i* ou *yemma*) est forcément lié à un adjectif possessif. Contrairement aux autres langues comme le français, l'anglais, ou l'arabe, où la mère peut ne pas être rattachée à un adjectif possessif, la mère en amazighe est forcément la mère de quelqu'un. Ainsi, on trouve dans toutes les variantes de la langue amazighe¹ que la particule de possession est incluse à la racine « mm ». On enregistre donc *imm-i*, *inna*, *yemm* en chleuh, *yemm-a* en kabyle, chaoui, rifain et Moyen Atlas. Il fait aussi partie des emprunts de l'arabe dialectal marocain. Enfin *ma* et *anna* en touareg. Dans ce sens, *imm-i*, *yemm* ou *yemma* a littéralement le sens de « mère à moi » (ma mère). De même pour *immi-k* « mère à toi » (ta mère) ou *immi-s* « mère à lui » (sa mère).

Notons à ce sujet que le mot désignant la mère dans les langues comme le berbère (*imm-i*), le français (mère), l'anglais

1. La langue amazighe (berbère) se compose de plusieurs variantes partagées entre plusieurs États de l'Afrique du Nord. Au Maroc on en a trois : le rifain dans le nord, le tamazight au centre (Moyen Atlas) vers le sud-est et le chleuh au sud et au sud-ouest. En Algérie, on a le kabyle dans le nord, le chaoui aux Aurès dans l'est, le mozabite au sud de l'Atlas saharien, le chenoui au massif du Mont Chenoua et le touareg au sud. Le touareg est parlé aussi au grand Sahara sur des territoires partagés par le Mali, le Niger, le Burkina Faso. D'autres variantes sont parlées en Tunisie, en Lybie, en Mauritanie et une tout petite partie de l'Égypte.



YVONNE SAMAMA, Atlas marocain, 2000.

(*mother*), l'arabe (*umm*) ou l'espagnol et l'italien (*madre*), l'allemand (*mutter*), le portugais (*mae*)... contient la lettre « m ». En berbère, cela s'étend aux mots exprimant des liens de parenté avec la mère tels *gwma* ou *uma*, (littéralement « celui de ma mère », i.e. mon frère), *aitma* (mes frères), *ultima* (ma sœur) et *istma* (mes sœurs). On trouve aussi les mots *tagwmatt* (chleuhs) ou *tgmatt* (kabyle) *tawmatt* (Moyen Atlas) et *taymatt* (rifain) pour dire fraternité. Ce sont peut-être des signes, malgré leur insuffisance, qui pourraient indiquer que la société amazighe fut matriarcale et que la femme y jouissait d'un rôle central.



YVONNE SAMAMA. Atlas marocain. 2000.

Dans le parler de Tarrast (région d'Agadir), ajouter un prénom féminin après *imm-i* donne le sens de « ma grand-mère » (*imm-i Fatim*, ma grand-mère Fatima). Alors que dans la région de Tafraout (sud du Maroc), le grand-père maternel porte le nom de *tima* (*ti* pour père en touareg et *ma* pour mère)².

Dans la mythologie kabyle, l'un de ses personnages mythiques principaux s'appelle *Yemma-t n dunit* (première mère du

2. Je remercie Mohamed Oussous, poète et chercheur en mythologie berbère qui m'a fourni ces données.

monde). Il s'agit en fait d'une « femme ambivalente dans sa jeunesse mais dont la maturité a développé la malfaisance, à l'égal de ces vieilles femmes aigries, qualifiées volontiers par les hommes de "vieilles sorcières" : elle est la plus grande d'entre elles, la grande *Settut*³ ».

La mère fait aussi le sujet d'une production poétique amazighe très importante. Au sud du Maroc, chez les Ichelhiyn (Chleuhs), la mère inspire plusieurs poètes. Chez Ali Sedki Azayku (1942-2004), l'auteur de *Timitar* (« signes ») en 1989 et *Izmulen* (« cicatrices ») en 1995, la place de la mère dépasse son rôle génésique. Au niveau symbolique, elle représente la terre, l'identité, la culture, la langue, la mémoire. Mais le poète n'a pas oublié le côté affectif de la mère, son amour et sa douceur qui l'accompagna tout au long de son enfance. Fatiha Lasri, dans une étude approfondie, a bien analysé cet aspect : « Deux titres de poèmes *Immi* et *Immi dax* font directement référence à la mère. Deux autres poèmes *Tinmel-nnx* et *Id n tgrst* témoignent de sa présence certaine, poèmes où, tantôt, il s'adresse à elle, tantôt, il se rappelle son enfance dans le climat particulier d'une nuit d'hiver. Dans ce dernier, il y a ce souvenir, ce souvenir concret et persistant de l'enfance, d'une enfance heureuse, symbole de plénitude et d'amour. Le poète est ainsi marqué par cette douce harmonie d'un soir d'hiver, où se font tous ces jeux de lumières et d'ombres, ces jeux sonores du feu qui crépite ou ces odeurs de semoule sur le feu. Dans ce décor où chacun est à sa place, la voix de la mère devient centrale pour l'auditoire que sont ses enfants⁴ ».

C'est le cas aussi de Mohamed Oussous, dans son poème *ma-s n tifawt* (mère de lumière), où la mère est plutôt l'emblème du souci identitaire qui habite l'auteur⁵. Cette tradition est poursuivie par les jeunes d'aujourd'hui qui contribuent au processus du passage de l'oralité à l'écrit. Ils n'hésitent guère à composer des poèmes autour de la mère⁶.

Parmi les poèmes chantés les plus connus chez les Amazighs du sud du Maroc, on trouve *Imm-i hnna* (ma tendre mère) composé par Mohamed Elhanafi et chanté par la célèbre troupe d'Izenzaren (Iggout

3. Camille Lacoste Dujardin, *Dictionnaires des Mythologies & des Religions des Sociétés Traditionnelles et du Monde Antique*, Flammarion, Yves Bonnefoy (dir.), 1981.

4. Fatiha Lasri, *Timitar : de la nostalgie à la renaissance*, voir le site.

5. Mohamed Oussous, *tagldit n tiggas* (Royaume des cicatrices), recueil de poème, Casablanca, Sidi Moumen, 2009, page 66.

6. À titre d'exemple, Mohamed Garhou publie sur internet un poème intitulé « *immi-nu* » (ma mère) (voir <http://amaynu.net>), ou Khadija Arouhal avec son poème « *imm-i* » (ma mère) sur le même site. La mère inspire aussi les poètes pour enfants. C'est le cas de Lahoucine Bouyaakoubi avec son poème « *Imm-i hnna* » (ma tendre mère) chanté par la troupe musicale Imaynuten-Agadir.

Abdelhadi). Il s'agit d'un poème très émotionnel où le poète présente sa mère dans un langage poétique très ancré dans l'univers culturel amazighe du Sud du Maroc comme la seule personne qui lui porte amour, secours et sécurité. Il décrit la situation de la femme-mère appelée à prendre en charge l'éducation de l'enfant, subir la violence du père et assurer les pénibles tâches de la vie quotidienne. Le poème situe la mère au centre de la famille et de ce fait au cœur de la société. Sa perte, par le décès, bouleverse toutes les relations sociales : le père perd toutes les valeurs et devient sans repère, alors que le fils, de son côté, se trouve oublié, perdu, sans abri ni protection.

Le poème de *Imm-i hnna*, qui a marqué les générations amazighophones du sud du Maroc pendant les décennies 1970-90 et même jusqu'à ce jour, demeure l'un des meilleurs poèmes inspiré par la mère. Étant donné que toute traduction est une trahison, sa traduction en français risque de lui faire perdre son âme poétique. Dans ce sens, j'ai tenu à ce que le texte original, né poème dans sa langue du départ, reste poème dans la langue d'arrivée. Ma traduction proposée est donc loin d'être littérale, elle est plutôt littéraire avec pour objectif principal de se rapprocher au maximum du sens du poème d'origine.

*Imm-i hnna*⁷

Ma tendre mère

Immi hnna ka frbbigh tasa⁸ wala wul

Ma tendre mère, c'est à elle seule,
Que mon cœur est attaché
Que mes sentiments sont liés.

Nettat a yi-tssun afud ar flla ti-tntal

Sur ses genoux, elle me protège

s waddal-ns assmmid wa tsmstr flla-gh

Par son étoffe, elle m'épargne du froid
Tzda tzdm tagwm-d gh lhma wala asmmid

7. Ce poème a déjà fait l'objet de plusieurs essais de traduction en français, notamment sur les sites internet. J'ai pris en compte ces essais, notamment celui de Lahoucine Zgoura, et avec l'aide de mon amie Cécile, j'ai élaboré cette traduction qui me paraît plus proche du sens premier.

8. *Tasa*, c'est le foie. Chez les Amazighs (Berbères) du Sud du Maroc, l'amour et les émotions passent par le foie tout autant que par le cœur. Or, le foie, chez les Français, reste un organe fonctionnel du corps humain qui, au niveau symbolique, ne renvoie pas à la même chose.

Par tous les temps,
Elle moud, cherche du bois et puise l'eau⁹

Tsber i tazit n baba tcc fll-as akuray
Elle subit les cris de mon père et supporte ses coups

Âh a baba igh tssuggit immi tuqq-t-agh
Oh, mon père,
En sa présence, tu nous respectes

Ad ukan tffugh mnid-nk tasit akuray
Une fois sortie, tu nous fouettes

Âh a yan igan igigil mmi tmmut inna-s
Pauvre orphelin l'enfant qui perd sa mère

Ighama-d baba-s ig asmun i tmgharin
Il restera près d'un père courant après les femmes

Iqqand a ydl s ighwrban issu-k a yakal
Il n'a pour couverture que les murs et pour seul lit le sol

Allah a rruh mrad is a tturit lmayyit
Oh l'âme, si tu pouvais faire revenir le mort

Ad sul inker gh ismdal yann-in arraw-ns
Il quitterait sa tombe pour voir son fils

LAHOUCINE BOUYAAKOUBI est doctorant en anthropologie à l'EHESS et enseigne le berbère (chleuh) à l'INALCO. Il est l'auteur de *Mohamed Chafik l'homme de l'unanimité (parcours d'une figure emblématique de la revendication amazighe au Maroc)*, Idgl, Rabat, 2009 et d'un roman en amazighe intitulé *Igdad n wihran* (Les oiseaux d'Oran), Casablanca, Sidi Moumen, 2010.

9. Il s'agit des trois tâches pénibles que la femme en général assure dans la société traditionnelle du Sud marocain. *Tzda* a le sens de moudre. Le mot renvoie au moulin traditionnel manuel utilisé par les femmes pour moudre les céréales. Alors que le verbe *tzdm* fait référence au travail qui consiste à aller dans la forêt, couper le bois sec, le mettre en fagot et le transporter, généralement sur le dos, jusqu'à la maison.